

Mardi 7 juillet

Ouaip. Le gars qui a l'air d'un sans-abri et qui descend tout juste de l'autobus en provenance de Trou-du-Monde, c'est moi, Benoit Duhaime. Me voilà dans la grande ville. J'aimerais remercier mes parents. Je ne serais pas ici s'ils ne m'avaient pas tiré de ma caverne pour me rappeler que je m'étais inscrit à l'université en cinéma, avant de me faire sacrer là par Steph. Je vivais une peine d'amour. J'étais une loque humaine.

J'avoue, j'en suis encore un peu une. Même si je me suis lavé, ça doit paraître que j'ai mal dormi ces deux derniers mois. Mon corps, habituellement musclé, n'est plus que l'ombre de lui-même. Mon alimentation des dernières semaines s'est limitée à ce qui ne me faisait pas penser à mon ex: du gruau, des plats congelés et du yogourt (mais pas aux mangues, c'était son préféré).

Même mes vêtements me faisaient penser à Steph. Il faut dire qu'en trois années de vie

commune, elle avait entièrement refait ma garde-robe à son goût. J'ai donc presque tout jeté. Ma courte vie tient maintenant dans deux sacs-poubelles. Au moins, elle n'aimait pas les films violents, alors j'ai pu garder un ou deux chandails, dont le kangourou *d'Orange mécanique* que je porte.

Heureusement que le temps est clément, car c'est ce que j'ai de plus chaud pour passer la nuit à la belle étoile. Je n'ai nulle part où dormir. Vu tout ce que ça m'a coûté, payer seul le loyer, le téléphone, l'électricité et le câble de mon ancien appartement pendant deux mois (merci, Steph), je ne peux rien me permettre de plus qu'un banc de parc.

Je dois me rendre au service étudiant de l'université, en espérant qu'on me trouve une chambre sur le campus. Par contre, je n'ai aucune idée de la direction à prendre. Si j'avais mon cellulaire, je pourrais me connecter au réseau du restaurant de *fast-food* le plus près, mais je n'arrivais plus à en payer les frais mensuels. Il appartient désormais à ma mère. Je la vois recevoir un texto d'un de mes amis, du genre: «ben t ou». Elle répondrait probablement: «Ben tout quoi, jeune homme? Je suis la mère de Benoit, et son téléphone est dorénavant le mien. Il a déménagé, tu sais, et je n'ai toujours pas son numéro. Je te téléphonerai lorsque j'aurai de ses nouvelles. Bonne journée!»

COBAYES

Pendant que le chauffeur vide la soute à bagages, j'entre dans le terminus central pour m'informer du trajet le plus simple vers l'université. Longue file d'attente. Et je ne sais même pas si je suis dans la bonne. Je pense à mes sacs-poubelles, restés près de l'autobus, et je soupire d'impatience. J'imagine le chauffeur en train de m'attendre en se demandant où est le con qui emballe ses affaires dans des sacs ultrarésistants.

Quand j'arrive enfin au comptoir, une femme aux cheveux roux avec trois centimètres de repousse grise m'accueille d'un air bête. Elle ressemble à la vieille du film *Retour à Brooklyn*.

— Pour quelle destination? demande-t-elle de sa voix éteinte.

— Euh... non, je pars pas, j'arrive en ville.

— Vous m'en direz tant...

— Je voudrais savoir le numéro de l'autobus qui va à l'Université Delartia.

— Vous avez fait la file pour ça? Vous auriez pu vous rendre au bureau d'information, là-bas.

Elle pointe le doigt vers la foule du terminus, mais je ne vois rien qui ressemble à un logo d'information.

— Vous auriez gagné du temps, prend-elle la peine de préciser.

COBAYES

Même si elle me vouvoie, j'ai la sensation qu'elle me méprise.

— Pouvez-vous quand même me répondre, *vieille femme déplaisante* ?

Je n'ai pas prononcé la dernière partie de ma phrase...

— C'est le 368. Avez-vous de la monnaie ? Puisque vous venez d'arriver, vous n'avez certainement pas de carte de transport. Vous devez acheter un billet ou payer directement dans l'autobus, avec la monnaie exacte.

Elle me déballe ça d'un souffle. Elle est vieille, mais elle a de bons poumons. J'enfonce les mains dans mes poches. J'y tâte des restants de mouchoir passé à la laveuse, la clef de la maison familiale, un bouchon de bière, un trombone, un briquet, quelque chose de visqueux aussi, mais de difficile à identifier. Chose certaine, pas de monnaie.

Avant mon départ, j'ai préparé une enveloppe avec l'argent nécessaire pour que je subsiste quelque temps sans emploi.

Ça me revient d'un coup : l'argent est dans une boîte à souliers, dans un des sacs-poubelles. Je fonce vers l'autobus... qui n'est plus là. Mes bagages non plus, forcément.

Je fixe la foule anonyme, à la recherche d'un coupable. Personne n'ose croiser mon regard. Je serais flambant nu dans un party d'aveugles que j'aurais plus d'attention.

Tout ça, c'est entièrement ta faute, Steph.

Je reviens sur mes pas dans l'espoir de trouver le mythique bureau d'information. Après deux allers-retours, j'abandonne et me tourne vers le vendeur d'un kiosque à revues.

— Pardon, monsieur...

— Mouais ?

— Je suis entré dans le terminus pendant que le chauffeur vidait la soute à bagages. Quand je suis ressorti, l'autobus était plus là et mes sacs avaient disparu. Savez-vous s'il y a un service « Objets perdus » ?

C'est parfois en disant les choses à voix haute qu'on se rend compte de notre absurdité.

— Pauvre gars... Tu t'es fait voler. Ici, n'importe quels bagages laissés sans surveillance disparaissent dans le temps de le dire. Tu n'es pas près de revoir tes sacs !

Je baigne dans la merde jusqu'au cou. Ma nouvelle vie commence en force ! Me reviennent à l'esprit toutes ces scènes de films clichées où

la jeune fille naïve débarque dans la grande ville et se fait voler dès son arrivée.

J'ai presque envie de pleurer. Le vendeur sauve mon honneur en reprenant la conversation.

— C'était naïf de ta part, oui, mais il n'y a pas juste des voyous, ici.

Il ouvre sa caisse et prend un billet de cinq.

— Connais-tu *Payez au suivant* ?

Oui, l'idée de donner parce qu'on a reçu, ça me parle, mais la fin du film est trop triste.

— Tiens. Voici de quoi t'acheter un billet d'autobus et faire un appel. En retour, tu aideras trois personnes.

— Merci, merci beaucoup.

Et c'est moi, le naïf.

E

Au service étudiant, j'ai encore l'impression d'être un extraterrestre. La maigrichonne aux yeux creux qui fait office de secrétaire me donne un cours de responsabilité 101.

— Pensais-tu vraiment obtenir une chambre en juillet sans réservation ? Tout est complet depuis la fin de mai. Tu aurais dû appeler au printemps...

Je n'étais pas censé avoir besoin d'une chambre, la grande. Mais mon ex a mis fin à notre avenir commun et piétiné mon cœur au passage. On devait déménager *ensemble* en ville. Au lieu de ça, par une belle journée de mai, j'ai trouvé l'appartement vide de tout ce qui lui appartenait. J'ai compris à ce moment-là qu'elle m'avait envoyé des signes, mais que je les avais ignorés. Des phrases comme : «Décolle, t'es tout le temps rendu sur moi» ou «T'es pas obligé de me flatter le dos chaque fois qu'on est assis l'un à côté de l'autre» auraient dû m'ouvrir les yeux, mais j'étais amoureux.

— Je te mets sur la liste d'attente, me dit la secrétaire. En début de session, on a souvent des étudiants qui abandonnent et qui retournent dans leur coin de pays.

Elle essaie de dire «trou perdu» poliment. Je la comprends, il ne faut pas froisser un gars de la campagne. Des fois qu'il appellerait ses vaches en renfort.

— Où pourrais-je loger en attendant ? On m'a volé mon argent, je suis à sec...

L'hypocrite me sert sa plus belle face de compassion.

— Je ne sais pas, mais je te conseille d'aller au café étudiant pour consulter les journaux et accéder à Internet. Tu vas sûrement te trouver

une chambre dans les petites annonces. Il y a aussi un téléphone gratuit. En sortant, c'est à trois cents mètres, à gauche.

Quelques minutes plus tard, j'entre au café.

Au-dessus de la pile de journaux, il y a une mise en garde.

«Vous n'êtes pas dans un film. N'arrachez pas les pages, s'il vous plaît.

Prenez un crayon et une feuille dans l'imprimante pour noter les informations dont vous avez besoin.»

De toute façon, j'avais l'intention de commencer par l'ordinateur.

E

Déception sur toute la ligne, en ce qui a trait tant aux annonces qu'à la rapidité de la connexion Internet – je crois même avoir entendu un hamster courir dans une roue quand j'ai téléchargé la page. Les prix sont hallucinants. Quatre cents dollars par mois pour une chambre. La moins chère que j'ai trouvée. Impossible de m'offrir ça. C'est le prix de l'appartement que je partageais avec Steph! Je me rabats donc sur les journaux.

À force de lire les annonces sur Internet, j'ai fini par comprendre le vocabulaire de la grande ville.


«Joli» veut dire que c'est plus beau qu'un HLM, mais à peine. Une chambre est «meublée» quand le gars a ramassé de vieux trucs dans la rue pour les mettre dans la chambre, laquelle, autrement, lui aurait servi de débarras. «Centre-ville» est plutôt relatif. Selon certains, la métropole au complet est un centre-ville. Si ce dernier n'est pas mentionné, il est écrit «à cinq minutes de tout», pour éviter de décourager ceux qui, comme moi, se déplacent à pied. «Non-fumeur» est un message agressif. Ça ressemble plus à «je déteste l'odeur de la fumée, ça pue». Si la chambre est «chauffée» ou si d'autres services sont inclus, ce n'est pas par générosité; c'est parce que le propriétaire trouve ça trop compliqué de calculer sa part d'eau chaude, d'électricité, d'utilisation d'Internet, etc. Son manque de débrouillardise lui donne soudain l'air d'un gars magnanime.

Si l'appartement est qualifié de «chaleureux», ça veut dire que c'est un endroit au décor sympathique, mais qu'il y a probablement des champignons dans les murs et des coquerelles sous le lavabo de la salle de bain. Généralement, on précise aussi «salle de bain partagée», des fois qu'un aspirant locataire irait s'imaginer avoir de l'intimité pour quatre cents dollars par mois. Finalement, la mention «chat» ne

veut pas nécessairement dire «les chats sont les bienvenus», mais plutôt «j'espère que t'aimes l'odeur de litière, parce que tous tes vêtements vont sentir l'urine de chat si tu emménages ici».

En plus, tous les propriétaires que je joins par téléphone m'indiquent que je dois payer entre un et trois mois de loyer d'avance, à titre de garantie. Moi qui n'ai même pas de quoi m'offrir un souper.

Ça doit bien faire une heure que j'épluche les journaux quand, vers la fin du troisième, je m'arrête sur une annonce honnête et accrocheuse.



CHAMBRE À LOUER dans un vieux garage humide qui pue le dissolvant. Appelez Mr. Pink au 555-2908.

La référence au personnage de *Reservoir Dogs* me fait sourire. Je vais assurément m'entendre avec un fan de Quentin Tarantino. Sans compter qu'un garage humide, ça doit être dans mes prix. J'appelle aussitôt.

— Ouaip?

Une fille. Belle voix.

— Pourrais-je parler à Mr. Pink?

— Ah! C'est pour l'annonce? Écoute, tu tombes mal...

Non, s'il te plaît, t'es ma seule chance!

— ... je suis en plein processus de création. Je peux pas tout t'expliquer au téléphone. Passe voir la place, ce sera plus simple.

Elle me fournit l'adresse, les indications et une raison de ne pas retourner dès ce soir à la campagne. Je m'étonne du peu de prudence dont elle fait preuve, mais j'en déduis que son chum sera sûrement présent.

Dans mon élan, j'ai noté l'adresse sur le journal. Oups!

Je regarde autour.

Personne ne fait attention à moi.

Je roule le journal et le glisse dans ma poche.

On ne peut pas m'accuser d'avoir ignoré la mise en garde. Je n'ai pas déchiré la page.

E

N'ayant plus assez d'argent pour reprendre l'autobus, je marche du café au garage. Pendant cette demi-heure, j'ai l'occasion de faire travailler mon imagination.

COBAYES

À partir de sa voix, j'essaie de concevoir Miss Pink. C'est probablement une jolie fille aux cheveux bruns, de taille moyenne, souriante, accueillante. Confiante, aussi. Sinon, elle n'aurait jamais proposé à un inconnu – un gars – de se pointer chez elle.

À moins qu'elle soit une de ces filles qui droguent les gars fraîchement arrivés en ville pour leur voler leurs organes ? Vais-je me réveiller dans un bain de glaçons demain matin ? Combien vaut un foie de Nord-Américain ?

En marchant, je note les flashes que j'ai eus depuis ce matin dans mon carnet d'idées de scénarios.

SYNOPSIS

Ben débarque dans une nouvelle ville et a droit à tous les clichés (vol de bagages, étranger amical qui l'aide, rencontre avec des citadins froids qui le méprisent). Il doit retrouver l'homme qui a causé la perte de sa famille, dix ans plus tôt.
Titre: Payez au survivant.

Ça peut paraître autobiographique, mais mon prof de scénarisation, au cégep, m'a conseillé de m'inspirer de mon quotidien pour écrire. De noter tout ce qui me passe par la tête, même les choses les plus banales. Ça me donne une sorte de banque d'idées dans laquelle je pourrai piger lorsque j'écrirai *Le Scénario*, celui qui changera le cinéma à jamais. Mon *Natural Born Killers*.

Pour l'instant, le futur réalisateur que je suis a rendez-vous avec son destin.

Le «garage humide» est réellement un garage. Je pensais que c'était une façon de parler, que je tomberais sur un grand loft ou quelque chose du genre. Mais non. Devant moi s'élève un édifice en béton avec, en plein centre, deux grandes portes de garage, couvertes de graffitis. Sur celle de droite, une plus petite porte se découpe. C'est là que je me dirige.

Plus j'avance et plus je perçois distinctement la musique qui provient de l'intérieur. On dirait du vieux punk. Je frappe à la porte, mais je me doute bien que personne n'entend.

Avant d'entrer, j'essaie de reconnaître le groupe qui joue. Je me revois assister à des spectacles de punk, foncer coudes levés sur mes amis, rester à tout prix près de la scène, quitte à me retrouver avec un orteil cassé... Cette musique, j'ai arrêté de l'écouter quand j'ai

COBAYES

rencontré Steph. Elle n'aimait pas ça. Il serait temps que je m'y remette.

Le volume de la musique est si élevé que, quand j'ouvre la porte, j'en ai le souffle coupé. La première chose que j'aperçois dans *la* pièce – parce qu'il n'y en a qu'une seule –, c'est l'arrière d'un Volkswagen Westfalia orange. Une camionnette de hippie! Mon regard s'arrête ensuite sur une série de toiles et de sculptures à la Tim Burton exposées dans le garage. Et toutes ces œuvres tendent vers une troisième et ultime vision : cette fille qui peint et me tourne le dos.

Petite et menue, avec une chevelure de jais retenue en chignon sur le dessus de sa tête et une salopette de jeans roulée aux chevilles. Vêtement sous lequel elle ne semble pas porter de chandail... Je remarque la peau légèrement basanée de ses épaules et les caractères étrangers tatoués à la base de sa nuque. Assez loin de la Miss Pink que j'avais imaginée...

Puisque j'ai une vue dégagée de l'endroit, je conclus que nous sommes seuls. Elle doit maîtriser les arts martiaux pour se permettre d'inviter sans crainte un inconnu chez elle. Par chance, elle est tombée sur un gars comme moi.

Elle pivote d'un coup, comme à la recherche d'un tube de couleur ou d'un pinceau. Dans

un mouvement vif, presque félin. Son visage s'illumine lorsqu'elle m'aperçoit.

— Salut !

La musique est tellement forte que je devine plus que je n'entends ce qu'elle dit. Elle coupe aussitôt le son.

— Bienvenue dans mon garage !

Elle s'avance vers moi en essayant une main tachée de peinture rouge sur une cuisse de sa salopette.

— Moi, c'est Mini. Avant de te serrer la main, je dois savoir : as-tu mangé des kiwis ? Et ton nom, c'est ?...

Elle est fascinante. J'ai l'impression d'être devant Chiaki Kuriyama, mon actrice nippone fétiche. Je me trouve dans *Battle Royale* et *Kill Bill* en même temps !

— Non, j'ai pas mangé de kiwi, et je m'appelle Benoit.

Au moment où je serre sa main, elle s'approche de moi en étirant le cou et en tendant la joue. Elle veut qu'on s'embrasse comme des amis ? Pas de problème !

— Veux-tu faire le tour du proprio ? demande-t-elle en souriant.

COBAYES

Assez ironique comme expression dans le cas d'un grand carré à aire ouverte! Dans un coin du garage, il y a un comptoir avec évier et armoires. Une table de cuisine chargée de pots de pinceaux est appuyée contre le dossier d'un large canapé. Celui-ci délimite le «salon», qui comprend aussi un téléviseur et une table basse couverte de vieilles cassettes VHS et de livres.

Au-dessus, une mezzanine sert de chambre principale.

— Et l'autre chambre?

— Comment tu trouves le Westfalia? Si tu tires les rideaux et que tu fermes la porte coulissante, c'est très intime. En plus, t'as tout plein d'espace de rangement!

Je vois une seule armoire. J'imagine que c'est du sarcasme. Oh! N'oublions pas la boîte à gants, endroit inouï où ranger mes objets précieux. Mon nouveau lit est donc un matelas de mousse sur lequel des hippies ont fumé pendant plus de trente ans. Oui, moi aussi, je trouve ça incroyable.

— Vu la hauteur du plafond du garage, t'as assez de place pour ouvrir le *pop-top*, alors ça te fait un autre lit à deux places.

Yé! Mes amis vont pouvoir rester à coucher! Si elle accepte que je la paie plus tard, je m'installe

tout de suite. J'ai toujours rêvé d'avoir un Westfalia.

Mini sourit et ses lèvres découvrent de petites dents blanches, pointues comme celles d'un chat. Elle me fixe, dans l'attente d'une réaction.

— Tu comprends pourquoi c'est difficile à expliquer par téléphone? Qu'en penses-tu? Je sais que c'est *weird*, comme endroit. Ça fait pas l'affaire de tout le monde mais, si t'as appelé...

— C'est parce que je désespère, que je suis cassé et que, partout où je téléphone, on exige que je paie un mois de loyer d'avance.

— C'est pas moi qui vais te demander ça! Aimes-tu la place? Si oui, fais comme chez toi. On parlera du loyer tantôt. Je t'invite à souper.

E

Mini a dégagé un coin de la table pour servir le repas. Spaghettis et vin rouge. Plutôt bons, je l'avoue. Les pâtes, en tout cas. Le vin, lui, goûte l'écurie. J'ai l'impression de lécher le cul d'un cheval à chaque gorgée. Pas grave, je mangerais de la cervelle crue pour que cette soirée dure éternellement.

Mini (Minya Beaudoin, de son vrai nom) est Malaisienne. Ses parents l'ont adoptée alors

qu'elle était âgée de cinq ans. Même si elle n'a aucun souvenir de sa vie d'avant, elle s'intéresse à la culture malaisienne, surtout à la musique.

— Tu parles « malaisien » ?

— Pas vraiment, je connais une dizaine de mots en malais, mais la plupart des *bands* chantent en anglais.

Elle est allergique aux kiwis, d'où sa question bizarre lors de nos présentations. Mortellement allergique. Dans son fourre-tout de *L'étrange Noël de monsieur Jack*, elle a toujours un auto-injecteur, au cas où elle entrerait en contact avec ce fruit machiavélique.

— Mes parents disent que j'ai eu une grosse réaction quand j'étais petite et que j'ai passé à un cheveu de mourir.

Mini est peintre. Elle sculpte aussi l'argile. Elle réussit à vivre de son art, mais n'hésite pas à emprunter de l'argent à ses parents pour arrondir ses fins de mois.

— J'ai une exposition qui commence le 18 septembre. Ça devrait me rapporter pas mal. Avec ça, je me pousse en Malaisie pour quelques semaines. Je veux découvrir le pays, mes racines, et aller voir un *show* de Maddthelin.

Un groupe de métal malaisien. Celui qui jouait quand je suis entré, je crois. J'aime l'idée

de voyager, mais j'avoue à Mini que je n'ai jamais eu l'argent pour le faire. À moins qu'une visite non touristique à New York avec mon ex compte ?

— Tes parents, ils font quoi ? que je l'interroge.

— Commerce international.

— Impressionnant.

— Pas tant que ça. Mon père passe ses journées au téléphone et ses soirées à s'entraîner, ma mère passe ses journées au téléphone et ses soirées dans des cocktails-bénéfice.

— Est-ce qu'ils ont une vie de couple ?

— Non. Quand j'ai eu dix-huit ans, ils se sont séparés, mais ils habitent toujours sous le même toit et courent les événements mondains ensemble, pour l'image. Dans le pitoyable, on fait pas mieux.

Je lui parle aussi de moi. Père mécanicien, mère infirmière. Tous les deux travaillent beaucoup. Nos liens ne sont pas très forts. Si on ne compte pas les deux derniers mois, je les ai vus douze fois en trois ans. Avant de travailler dans un club vidéo, j'aidais mon père au garage qui l'employait. Ce qui m'amène à demander à Mini ce qu'un Westfalia fait dans son garage.

COBAYES

— Le proprio l'a laissé là. Il roule pas. Il m'a dit que, si je le réparais, j'avais le droit de l'utiliser. C'était à son gars, je pense. Il s'appelle Sasseville. Pas son gars... le West.

— Si tu veux, je serais capable de le réparer.

— Parfait. Je t'échange du temps de mécano contre des jours de loyer, en attendant que tu te trouves une job.

— Vraiment ?

Mon étonnement l'amuse.

— Pourquoi pas, c'est pas comme si vingt personnes m'avaient téléphoné cette semaine pour partager mon garage.

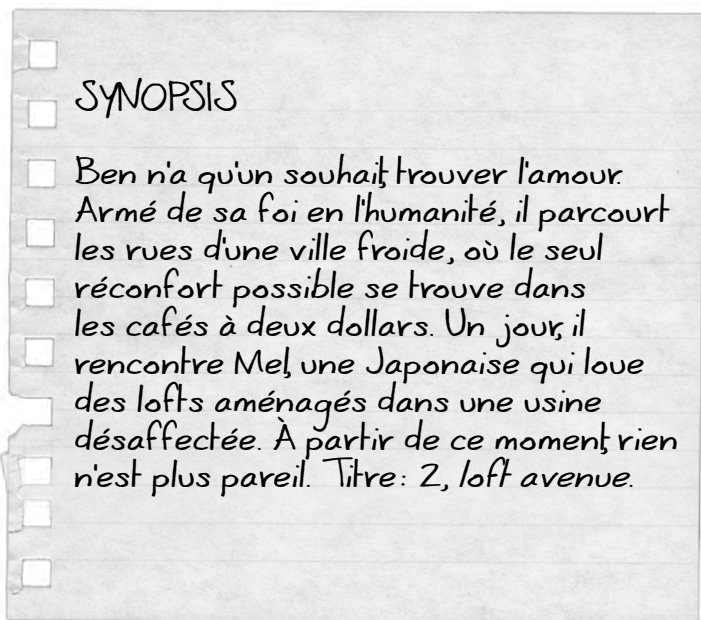
— Ton annonce aidait pas trop. Ce qui m'a incité à téléphoner, c'est la référence à *Reservoir Dogs*. Si tu savais à quel point je suis un fan de Tarantino ! J'ai vu ça comme un signe.

Elle sourit, l'air mystérieux.

— Les signes... Faut pas aller à l'encontre des signes.

On parle peinture, musique, cinéma jusqu'au petit matin. Étendu sur la banquette de Sasseville, les yeux fixés sur une vieille mappemonde collée au plafond par un hippie rêveur, je prends conscience de la chance que j'ai.

Des idées font surface et je les note aussitôt.



Pour la première fois depuis qu'elle m'a quitté, j'ai réussi à ne pas penser à Steph pendant plus de deux heures consécutives.

Je vais me plaire ici.

Mercredi 5 août

Je n'ai toujours pas trouvé d'emploi. J'ai passé les dernières semaines à réparer le West au son du punk malaisien de Mini et à cumuler les longues soirées en sa compagnie. Ça clique, nous deux. Je voudrais lui faire des avances, mais j'ai le cœur qui flanche chaque fois que je veux passer à l'acte. J'ai l'impression qu'il va sortir de ma poitrine et se sauver en hurlant de terreur. En même temps, j'ai la profonde conviction que cette fille-là, c'est la femme de ma vie. J'attends seulement l'occasion idéale pour me lancer.

Couché sous la camionnette, torse nu, je vidange l'huile de frein pour m'assurer que la pression est bonne. On appelle ça «saigner le maître-cylindre». Je ne sais pas où j'ai pu me tromper mais, tout à coup, les tubulures se mettent à faire gicler l'huile dans tous les sens. J'en reçois dans les yeux, je crie, et j'en prends plein la bouche. C'est dégoûtant !

Je roule sur le côté pour sortir de là au plus vite. La langue me pique et la peau me chauffe. J'arrache mon pantalon, puis m'essuie le visage et frotte ma langue avec une serviette. C'est à ce moment-là que Mini entre dans le garage.

Surprise, elle m'observe de la tête aux pieds.

— On dirait la toile *Saturne dévorant un de ses fils*.

— ...

— C'est une peinture très noire que Goya a faite vers la fin de sa vie. As-tu tué quelqu'un ?

L'huile de frein est rouge et plutôt épaisse. Un meurtrier en caleçon, tel Christian Bale dans *American Psycho*, sans la scie mécanique.

— Je me sens nu. C'est intimidant.

Mini sourit, taquine.

— T'as raison, on est pas dans une relation d'égal à égal. Pour l'instant.

Elle dépose son sac par terre, croise les bras pour saisir le bas de sa camisole et tire vers le haut. Le temps que je comprenne ce qu'elle fait, ses seins pointent vers moi. Petits, ronds et galbés comme ceux d'une sirène. Ils sont parfaits.

Mini n'arrête pas là, elle joue des hanches et descend son jeans sans le déboutonner. J'avoue

l'avoir souvent imaginée nue, mais ce spectacle dépasse toutes mes espérances.

Elle s'avance vers moi. Sa démarche est féline, sensuelle.

Elle pose la main sur mes pectoraux huileux.

E

On l'a fait. Dans son lit. Mais, avant, Mini m'a donné un coup de main dans la douche pour enlever toute cette huile.

Elle est couchée sur le ventre, à mes côtés. Je glisse le bout de mes doigts le long de sa colonne. La douceur de sa peau me fait encore frémir. En me redressant sur un coude, je remarque de drôles de marques dans le bas de son dos, à la naissance de ses fesses.

— C'est un angiome, déclare Mini sans se retourner. Une tache de naissance.

Elle a dû sentir mes doigts s'arrêter. Elle continue :

— Moi, je l'appelle ma tache de Rorschach. Tu sais, les images noires bizarres que les pysys utilisent avec leurs patients ?

Elle se tortille dans le lit pour que je puisse l'observer de plus près.

COBAYES

— Dis-moi ce que tu vois et je te dirai qui tu es, récite-t-elle avec amusement.

Je regarde et me concentre.

— Faut que ce soit la première chose qui te vient en tête.

J'opte pour l'honnêteté, au risque de passer pour le gars le plus romantico-quétaine que la terre ait jamais porté.

— Chaque éclat ressemble à un petit cœur. Le bas de ton dos est couvert de cœurs.

E

On l'a refait.

Efficace, la carte du gars romantique.

Mini est affamée. Elle descend à la cuisine. Sa mère appelle au même moment, comme elle le fait trois fois par jour depuis que j'ai emménagé ici. Là, il s'agit de l'appel d'après-souper. C'est toujours divertissant pour moi de deviner les questions auxquelles Mini répond. Après seulement un mois de cohabitation, je sais que, si elle dit « pas pire », c'est parce que sa mère lui demande comment elle va. Une réponse comme « ah ouin » suit généralement l'annonce que sa tante Unetelle a été opérée ou qu'elle a un ongle incarné. Finalement, « je sais pas » est la

réponse à l'éternelle question « que mangez-vous ce soir ? » qui termine toujours la conversation.

Je descends à mon tour pour fouiller Sasseville, à la recherche du vieux jeans que Mini a subtilisé à son père pour moi (je faisais pitié avec mon unique paire – maintenant imbibée d'huile).

Mini me rejoint, tranche de pain à la main.

— Tu lis le journal ? me demande-t-elle la bouche pleine, le doigt pointé vers le plancher du West.

Merde ! C'est LE journal, celui où j'avais noté l'adresse de Mini. Je le conservais en souvenir du jour où je l'ai rencontrée. Il a dû tomber pendant que je cherchais le jeans.

— Tu vas me trouver vraiment *weird*...

Je lui explique mon geste, convaincu que je viens de perdre toutes mes chances de coucher avec elle de nouveau.

— Je vais le jeter, conclus-je.

— NON, surtout pas ! s'exclame Mini. Garde-le. Tu sais quoi ? Je vais même l'intégrer à une toile.

Elle court au salon. En dix minutes, elle a déjà peint la couche de fond de sa « toile commémorative ».

COBAYES

Elle ouvre le journal et déchire soigneusement la page des petites annonces où se trouve la sienne. Elle déchiquette le reste en languettes, comme si elle avait cinq ans et qu'elle s'apprêtait à faire un bricolage.

J'ai une pensée pour le café étudiant. J'aurai protégé ce journal jusqu'à la fin!

Pendant qu'elle peint, j'écris.

SCÉNARIO I

INTÉRIEUR. GARAGE. JOUR

BEN est garagiste de quartier. Il y a peu de clients, alors il passe ses journées à rafistoler un Volkswagen Westfalia d'une autre époque. Ce jour-là, une inconnue s'arrête à son garage pour faire réparer une crevaision.

Une fois le pneu changé, elle lui fait des avances.

INCONNUE

Je n'ai rien pour payer... Est-ce qu'on pourrait s'arranger autrement?

Plan d'ensemble du garage. Ils sont seuls. Plan rapproché de la pancarte «Ouvert» sur la porte, qu'une main retourne pour qu'elle affiche «Fermé».

INTÉRIEUR. BUREAU. JOUR

Ben s'assoit sur sa chaise capitonnée et écarte les jambes. L'inconnue s'agenouille et déboutonne son pantalon. Point de vue de Ben. Il est déjà bandé. Gros plan. L'inconnue lèche ses lèvres langoureusement. Sans plus attendre, elle engloutit son pénis. Sa bouche est chaude et humide.

Bon, me voilà avec une érection. Et un mauvais scénario de film de cul.

Impossible d'annoncer à Mini que j'ai envie de baiser à cause de ce que je viens d'écrire, elle est en plein délire artistique. Et, s'il y a bien quelque chose que j'ai appris durant le dernier mois, c'est qu'il ne faut pas l'interrompre quand elle est comme ça. Un soir, elle m'a tout expliqué. Elle appelle ça «l'amok créatif».

COBAYES

— Je suis comme le fou furieux qui se met à tuer des tas de gens sans pouvoir s'arrêter, mais je peins au lieu de tuer.

— Jusqu'à ce que...

— ... je sois tellement épuisée que j'arrive plus à tenir debout. L'amok existe réellement, et tu sais où on l'a répertorié pour la première fois ?

— Non.

— En Malaisie.

N'ai-je pas déjà dit que cette fille-là est hallucinante ?

Autant de connaissances, je trouve ça sexy.

Mortellement sexy.